

La Vie de l'Ouvrière Américaine



L'auteur miss Van Vorst, en tenue de travail.

Le nom de Miss J. Van Vorst est attaché à une entreprise des plus courageuses et des plus originales. En cachant avec soin sa personnalité, cette jeune femme élégante et délicate a mené plusieurs mois de suite, en Amérique, la vie des ouvrières de fabrique, dont elle voulait étudier de près la condition pour en faire le sujet d'un livre. Il peut sembler étonnant que la distinction et le charme raffiné qui sont en elle ne l'aient pas trahie, mais ce qui serait impossible ailleurs est aisé dans une société jeune, où il arrive souvent que quelques années de "dressage" séparent seules ce que nous appellerions la fille du peuple de la demoiselle riche.

Nulle part plus qu'aux Etats-Unis, en raison même de l'acuité de la lutte pour la vie, la question ouvrière féminine ne s'est posée avec tant de douloureux points d'interrogation. Là-bas, en effet, la conquête du pain quotidien semble plus âpre que partout ailleurs, et, depuis quelques années, la femme a dû s'y ruer comme l'homme, avec cette énergie particulière qu'apportent dans toutes leurs revendications les robustes filles de Jonathan.

Non seulement les déshéritées de la fortune, mais aussi celles qui recherchent, en même temps que plus de bien-être matériel, l'affranchisse-

ment moral que donne l'aisance, se préoccupent d'améliorer leur sort, soit en travaillant dans l'une des immenses usines ou manufactures dont s'enorgueillissent les grands centres industriels de l'Union américaine; ce sont, celles-là, les ouvrières à la journée, à la semaine ou au mois, suivant le cas, au nombre de plusieurs centaines de mille peut-être; soit comme dactylographes, sténographes, reporteresses, comptables, secrétaires, etc., et c'est alors l'armée des employées qui, bien qu'elles exercent une profession soi-disant intellectuelle, ne sont guère mieux payées que leurs soeurs ouvrières.

Ces dernières, de beaucoup les plus nombreuses, constituent un groupe particulièrement intéressant à étudier. Aussi, afin de se familiariser avec leur genre d'existence et leurs besoins, cette jeune fille de New-York, miss Van Vorst, n'a pas hésité à se faire embaucher comme apprentie d'abord, puis comme ouvrière, successivement dans une vingtaine des principales fabriques des Etats-Unis.

Fille d'un haut magistrat new-yorkais, aujourd'hui décédé, elle a déjà publié des romans fort curieux sur la vie des travailleuses manuelles au pays des dollars, et qui sont le résultat de l'enquête personnelle qu'elle mène, depuis tantôt trois ans, non sans vaillance et sans succès, dans les milieux industriels les plus divers.

Miss Marie Van Vorst a consigné récemment, en un émouvant récit, que relate "Everybody's Magazine", une importante revue transatlantique, ses impressions de début à la grande manufacture Parsons, de Lynn (Massachusetts), qui monopolise, pour ainsi dire, la fabrication des bottines dans toute la région.

Avant de débarquer à Lynn, où, sous le nom d'emprunt de Bell Ballard, elle va prendre le rôle que l'on sait, miss Van Vorst s'arrête à Boston pour y acheter un costume complet et authentique de "working girl". Voici comment elle établit le décompte des effets qu'elle abandonne et de ceux qui lui serviront désormais dans ses nouvelles fonctions :

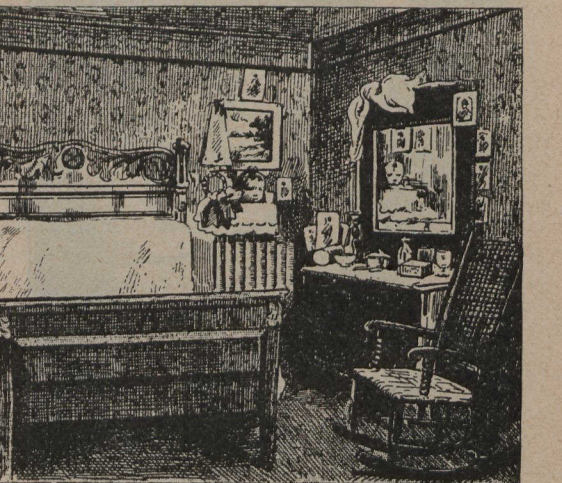
Quitté aujourd'hui, 18 décembre: 1 chapeau de \$40; 1 jaquette de loutre de \$200; 1 jupe et un corsage de drap noir, \$150; 1 jupon de soie de \$25; Linge de dessous, \$30; 1 paire de gants, \$2. — Total, \$447.

Revêtu le même jour: 1 corsage de flanelle, \$1.95; 1 jaquette de serge grise, \$3; 1 jupe de laine noire, \$2; 1 pèlerine marron, \$1; Linge de dessous, \$1; Petit chapeau de feutre, 25 cts; Gants de laine, 25 cts. — Total, \$9.45.

Combien y en a-t-il de jeunes filles, même en Amérique, appartenant au monde de miss Van Vorst, qui, pour mener à bien une enquête sociale, consentiraient à échanger une élégante toilette de plus de \$400 contre la modeste tenue de travail, du prix de \$9.45, que nous venons de décrire? Pas beaucoup, assurément...

Arrivée à Lynn, vaste usine de 70,000 habitants, dont 10,000 au moins travaillent dans les fabriques de chaussures, Bell Ballard se met d'abord en quête d'un logement.

Détail assez inattendu, elle trouve son affaire très rapidement, grâce aux bons offices de la Young Women's Christian Association, chez une brave Canadienne-française, Mme Courier, No 28, Viger Street, qui reçoit en pension une dizaine d'ouvrières et quelques



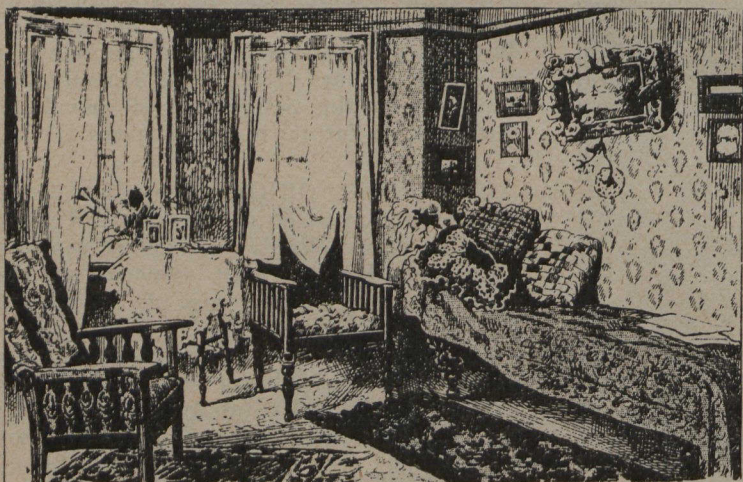
La chambre d'une ouvrière en bottines aux Etats-Unis

Après deux tentatives infructueuses, miss Van Vorst, le jour même de son arrivée à Lynn, se présente à la manufacture Parsons, sur la porte de laquelle se balance un écriteau laconique: "On demande des Vampers". Les "vampers" sont ces ouvrières un peu plus adroites que les autres, qui façonnent les empeignes de bottines. Et ici se déroule une scène d'embauchage très typique, bien américaine dans tous ses détails, que l'auteur va nous raconter elle-même. Nous traduisons:

"Au bureau, la sténographe me dit: — Montez l'escalier, vous demanderez la contremaîtresse au cinquième étage.

"J'atteins le cinquième et j'entre dans un véritable pandémonium. L'atelier est en pleine activité de travail; cinq cents machines au moins sont en mouvement, et le bruit qu'elles font est à la fois terrible et assourdissant.

"Je fraye mon chemin jusqu'àuprès d'un haut pupitre, derrière lequel une femme se tient debout, écrivant. Je reconnais tout de suite à son air qu'elle doit être la contremaîtresse; rien d'autre ne la distingue, en effet, de ses employées. Personne ne s'est détourné quand je suis entrée. Evidemment, rien dans ma voix ni dans ma toilette ne fait naître autour de moi la supposition que je n'appartiens pas à la classe



Le salon d'une ouvrière en bottines aux Etats-Unis



Les élégantes midinettes de Lynn quittant la fabrique pour aller déjeuner.